

« La négritude québécoise, une identité francophone, dans *Les Contes* de Jacques Ferron »

Les curés de village jouent des rôles, tantôt de sages conseillers, tantôt de faire-valoir¹.

Le Ber Jocelyne, Professeure adjointe, Département des études françaises, Collège militaire royal du Canada, PO Box 17000 Stn Forces, Kingston, Ontario, K7K 7B4, CANADA

I. Introduction

L'identité québécoise passe dans *Les Contes* de Jacques Ferron par l'oralité et l'écriture. C'est également dans ses *Contes* que Ferron revendique l'identité francophone du Québec, qui passe avant tout par la religion. En effet, c'est sous le couvert du fantastique et de l'humour que Jacques Ferron donne dans ses *Contes* « une description lucide et passionnée de la condition québécoise² » soumise à l'autorité anglophone par l'entremise du clergé. Dans cet article j'analyse l'image du curé et son emprise sur le peuple. Ferron démontre qu'avec l'aide des classes au pouvoir le clergé maintient le peuple dans l'ignorance et la misère. D'ailleurs, Marcel Olscamp, dans *Le fils du notaire : Jacques Ferron, 1921-1949 : genèse intellectuelle d'un écrivain*³, n'hésite pas à utiliser le terme de « négritude québécoise⁴ » pour revendiquer le droit

1 CAUMARTIN, Anne, « Retour aux temps primordiaux : les légendes bibliques des *Contes du pays incertain* », *Cahiers Jacques Ferron 4: Jacques Ferron autour des commencements* sous la direction de Patrick Poirier, Outremont, Lanctôt éditeur, 2000, 49-64, p50.

2 ROBERT, Robert, « Un diagnostic du réel : Les contes de Jacques Ferron », *Lettres et Écritures* 5.1, Québec, Édition Lanctôt, 1967, 16-19, p16.

3 OLSCAMP, Marcel, *Le fils du notaire : Jacques Ferron, 1921-1949*, Québec, Fides, 1997, p56.

4 Ce terme « négritude » est emprunté par Marcel Olscamp à Léopold Senghor (lui-même l'avait emprunté à Césaire) qui définit ce concept comme étant « la construction d'un humanisme qui fût authentique parce que humain. [...] Cette lutte culturelle se doublait alors d'une lutte politique: la négritude est également une arme de combat pour la décolonisation ». Pour relier la « négritude » au Québec, il est important de signaler le livre de Pierre Vallières *Nègres blancs d'Amérique* qui définit bien le sentiment des québécois vis à vis des anglophones même si celui-ci met se réfère aux noirs des États-Unis. En effet il note qu' « au Québec, les Canadiens français ne connaissent pas ce racisme irrationnel qui a causé tant de tort aux travailleurs noirs des États-Unis. Ils n'ont aucun mérite à cela, puisqu'il n'y a pas, au Québec, « de problème noir ». La lutte de libération entreprise par les Noirs américains n'en suscite pas moins un intérêt croissant parmi la population canadienne-française, car les travailleurs du Québec ont conscience de leur condition de nègres, d'exploités, de citoyens de seconde classe. Ne sont-ils pas depuis

de l'identité francophone contre l'exploitation des anglophones du Québec et du reste du Canada.

Tout au long de ses œuvres, Jacques Ferron nous fait part de ses réflexions sur le politique au Québec. Dès le début il s'attache au problème de la "négritude québécoise". Cette connotation "négritude", empruntée par Marcel Olscamp à Senghor⁵, permet de souligner d'une façon plus drastique la revendication des francophones, contre l'exploitation de la majorité francophone par les anglophones du Québec et du reste du Canada. Ferron exerce donc son esprit polémiste par des lettres qu'il écrit aux journaux tels que : *Le Devoir*, *L'Action nationale* et *Petit Journal*. Il publie également des articles donnés à différentes revues telles que : *L'Information médicale et paramédicale*, *McLean*, *Liberté*, *Parti-pris*, *La Barre du jour*, *Revue Socialiste* et *Situation*. Plus tard déçu par le parti politique auquel il appartient il crée son propre parti politique fédéral : Le parti Rhinocéros, qui est en fait un parti de dérision⁶.

Revendiquer en écrivant des lettres et des articles dans des journaux ou dans des revues ne semble pas suffire à Jacques Ferron. Il aborde la littérature et devient l'auteur le plus prolifique de la littérature québécoise. Son œuvre contient différents genres littéraires. En effet si nous regardons sa bibliographie, nous voyons qu'il a abordé le roman, l'essai, le conte, le drame et la lettre ouverte. Toutefois, comme l'affirme Jean Marcel, « Jacques Ferron est essentiellement un conteur⁷ ». À la lecture des contes, nous remarquons que cette forme littéraire est, pour Ferron, une écriture où il peut marier la vie quotidienne et le rêve et qui lui permet également de continuer une tradition québécoise. D'ailleurs, il écrira, à ce propos dans *Le mythe d'Antée* « je suis le dernier, d'une tradition orale et le premier de la transposition écrite⁸ » C'est donc sous le

l'établissement de la Nouvelle France, au XVII^e siècle, les valets des impérialistes, les "nègres blancs d'Amérique"?» Vallières, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Parti Pris, 1968, p35.

5 SENGHOR, S Léopol, « Qu'est-ce que la négritude » *Revue des lettres Françaises et canadiennes Françaises*, Montréal, Presse de l'université de Montréal, 2000, 3-20, p4.

6 Nous pouvons voir une affichette de ce parti dans *Les Confitures de coings* à la page 152. À ce propos Jacques Roussan note que Ferron avait eu l'idée en faisant la lecture d'une chronique humoristique de Raymond Guérin dans *La Presse* à São Paulo, au Brésil, les candidats en lice à une élection n'avaient pas la confiance des gens, qui votèrent plutôt pour l'hippopotame du zoo, lequel fut élu! Jacques Ferron appela son parti Rhinocéros, parce que cet animal est le symbole de la stupidité. En plus de la devise "d'une mare à l'autre", on conçut un drapeau qu'exécuta le peintre Claude Tousignant : "l'Union Jack comme ciel de lit à un rhinocéros bien effouéré en plein milieu", le programme du député rhinocéros étant : Ne rien faire". Pour emblème, on choisit à l'unanimité la représentation graphique de cet animal par l'Allemand Albrecht Dürer en 1515. ROUISSAN, Jacques, *Jacques Ferron: quatre itinéraires*, Éditions Les presses de l'Université du Québec, Montréal 1971, p43.

7 MARCEL, Jean, *Jacques Ferron malgré lui*, Édition Parti pris, Montréal, 1978, p163.

8 FERRON, Jacques, « Le Mythe d'Antée » *La Barre du jour*, Vol 2.4, Québec, 1967, 26-29, p27.

couvert du fantastique et de l'humour que Ferron donnera « une description lucide et passionnée de la condition québécoise⁹ » .

II. Ferron, un politicien.

L'image centrale de l'œuvre ferronienne est celle d'un pays menacé. Elizabeth Bednarski, dans sa thèse de doctorat, remarque que Ferron « a trouvé nécessaire d'épouser le sort de son pays [...] et de se vouer au salut de son peuple¹⁰ ». À travers l'écriture, il divise le Québec en provinces distinctes selon l'arbitraire administratif pour pouvoir ensuite cibler les symptômes du mal qui rongent le pays :

Si donc le comté est une perversion politique de la cartographie, la région telle qu'on l'entend une foutaise qui n'est même pas française, il ne reste pour diviser le pays d'une façon claire, nette, impérieuse qu'une mesure : la province¹¹.

Donald Smith note, dans son article intitulé *Jacques Ferron ou la géographie d'un pays certain*, que « le Maskinongé dépeint le manichéisme social, que la Mauricie dénonce les pouvoirs ecclésiastiques et politiques, tandis que la Gaspésie rend honneur au pays en manifestant son appartenance au pays¹² ». Il est vrai, que chez Ferron le Québec se trouve doté d'une mythologie cartographique. Par ailleurs, d'autres critiques retiennent une différence constante à travers les contes. Par exemple, Roussan mentionne que les contes de Ferron « sont le plus souvent anecdotiques, et qu'il fait ressortir tout ce qui tient du folklore tant populaire que politique¹³ ». En effet, la société québécoise, que Ferron décrit, est une société rurale et non urbaine. Le Québec est composé de multiples villages où règnent, ainsi que le note Marcotte, « les trois puissances inamovibles : le curé, le médecin et le marchand¹⁴ ». Le curé, collaborant avec l'élite politique et économique pour conserver ses privilèges sociaux, participe donc à l'exploitation de la main d'œuvre québécoise en la rendant soumise et qui célèbre, ainsi que le note L'Hérault, « le culte du dominateur, croyant célébrer celui de Dieu¹⁵ ».

9 ROBERT, Robert, « Un diagnostic du réel : Les contes de Jacques Ferron », *Lettres et Écritures* 5.1, Québec, Édition Lanctôt, 1967, 16-19, p16.

10 BENARSKY, Elizabeth, *Le pays incertain de Jacques Ferron. Etude et traduction*, Thèse de 3^e cycle, Université de Dalhousie, 1969, p46.

11 FERRON, Jacques, *Escarmouche, Tome*, Éditions Leméac, Ottawa, 1975, p23.

12 SMITH, Donald, « Jacques Ferron ou la géographie d'un pays certain », *Journal of Canadian Fiction*, 25-26, Montréal, 1979 : 175-185, p175.

13 ROUSSAN, Jacques, *Jacques Ferron : quatre itinéraires*, Éditions Les presses de l'Université du Québec, Montréal, 1971, p68.

14 MARCOTTE, Gilles, « Jacques Ferron, côté village », *Études françaises*, 12.3-4 1976, 217-236, p225.

15 L'HÉRAULT, Pierre, *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire*, Montréal, Les Presses de

Malgré les abus de pouvoir, d'autres critiques, tels que Neil. B. Bishop, relève dans les textes de Ferron "une mythologie de l'espoir" indispensable à son écriture de salut. En effet, les personnages présents dans les contes sont « souvent écrasés par leur milieu et dépossédés de tout, même de leur vie¹⁶ ». Mais le changement radical s'effectue, ainsi que le souligne Bishop, par « la naissance et son cérémonial qui deviennent alors le symbole d'un changement radical, d'un renversement de l'ordre établi, que Ferron met en relief une mythologie de l'espoir¹⁷ ». Il semblerait donc que chez Ferron la naissance individuelle indique la possibilité d'une renaissance collective, car « non seulement il participe à l'idéologie de la Révolution tranquille, passant du respect des traditions au défi du progrès, mais il emprunte largement à l'idéologie renaissante¹⁸ ».

III. Le clergé et son emprise sur le peuple

Comme beaucoup d'auteurs, Ferron utilise la rhétorique de la satire humoristique pour s'attaquer au pouvoir et à son discours aliénant. En le faisant, il vise d'abord ceux qui maintiennent le pouvoir et ceux qui le perpétuent :

C'était un garçon sérieux que les balivernes ennuyaient et qui savait que sur le principal tout avait été dit-il y a longtemps par des personnes autorisées, en particulier par Monsieur de Saint-Justin [son curé]¹⁹.

Dans la société rurale québécoise qu'il décrit, le curé représente le pouvoir. C'est pourquoi Ferron en fait sa cible et s'y attaque féroce. À ce propos Smith dans sa thèse de doctorat note que

l'écrivain longueuillois reproche aux ecclésiastiques toute une série de fautes qui entre en contradiction avec sa vision de l'homme et du pays : ils courent après "la galette"; "patroneux", "anglophiles et défenseurs de "bandits" nationaux, ils renvoient le lecteur aux

l'Université de Montréal, 1974, p112.

16 BOUCHER, Jean-Pierre, *Les Contes de Jacques Ferron*, Éditions L'Aurore, Montréal, 1974, p44.

17 Dans son article Bishop ne définit pas explicitement le terme de « la mythologie de l'espoir ». Cependant, implicitement, il explique que Ferron par son écriture nous fait « assister à l'histoire d'un pays en train de se (re)faire par des livres » (463) et qu'il agit comme « un agent social efficace par son écriture même, sa forte pertinence dans les débats présents sur "la crise de la littérature québécoise" (463). Nous pouvons donc supposer que Bishop voulait expliquer par ce terme que Ferron, écrivain engagé, se servait de la mythologie et des contes, pour redonner l'espoir à un peuple opprimé socialement. D'ailleurs Bishop finit son article en notant que cette « mythologie de l'espoir » serait aussi « celle d'une renaissance collective » BISHOP, Neil B, « Vers une mythologie de la renaissance Le Saint-Elias », Montréal, *Voix et images*, 8.3, 1983, 455-464, p463.

18 DOIRON, Normand, « Bestiaire et carnaval dans la fiction ferronienne » Québec, *Canadian Literature*, 88, 1981, 20-30, p27.

19 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p99.

antagonistes de la politique et de l'histoire, telles qu'interprétées par Jacques Ferron²⁰. Ferron ridiculise donc le clergé en dénonçant leur appétit pour le gain et en montrant que leurs actes sont gouvernés par l'attrait du pouvoir et par la bêtise. Il révèle également comment le clergé et la bourgeoisie, qui est la classe au pouvoir, s'appuient l'un sur l'autre pour maintenir le peuple dans la misère et la domination. En effet, cette classe dominante, qui a besoin du peuple pour s'enrichir, ne développe pas ce que Marcel Olskamp appelle « une sorte de morale de la générosité, selon laquelle chaque citoyen bénéficiant de quelque privilège est tenu de se mettre au service de ce qui n'ont pas eu cette chance²¹ ».

Le clergé, les nobles, les marchands et les clercs vivent aux dépens du peuple, c'est-à-dire aux dépens du boucher, du paysan, du tailleur, des serviteurs, etc. Jamais le peuple n'est oisif et pourtant c'est lui qui est le plus pauvre. Il n'est pas instruit ou très peu et ne peut pas se permettre de loisirs. C'est ce phénomène social que nous retrouvons dans les contes de Ferron. Le clergé a le droit de vivre aux dépens de ses ouailles puisqu'il "travaille" pour gagner leur salut éternel. Et mener le peuple au salut mérite bien le confort : « nous ne sommes pas des césars, des pachas. Nous vivons dans des palais, mais ce n'est là qu'une apparence : notre royaume n'est pas de ce monde²² ». Par ces paroles, le clergé s'identifie à Jésus, mais, contrairement à lui, les prêtres préfèrent vivre bien au lieu de mourir pour l'avènement du Messie.

Le curé maintient le peuple québécois dans ses traditions ancestrales qui pourtant l'entraînent dans la misère. Par exemple, dans *La vache morte du canyon*, le curé persuade François de s'exiler et de devenir "habitant" comme son père, pour ne pas « laisser perdre l'héritage de ces ancêtres²³ ». Pourtant, le curé du village sait pertinemment qu'il n'y a plus de terre vacante aux alentours voire même dans toute la province :

Des terres vacantes, il n'y en avait plus en France : nos ancêtres en trouvèrent au Canada. Il y en a plus dans le comté, il y en a plus dans la province, dites-vous? Qu'à cela ne tienne!
Votre fils en trouvera ailleurs²⁴.

François doit donc s'exiler, expulsé par sa société il doit quand même reproduire ailleurs les gestes et les valeurs traditionnels de ces ancêtres. Le curé force donc François à s'établir dans le

20 SMITH, Donald, « Jacques Ferron ou la géographie d'un pays incertain » *Journal of Canadian Fiction*, 25-26, Montréal, 1979, 175-185, p149.

21 OLSCAMP, Marcel, « Jacques Ferron ou le nationaliste ambivalent » *Littérature 9-10*, Montréal, 1992, 1997-99, p198.

22 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p64.

23 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p79.

24 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p80.

Farouest, car il « faisait partie de ce surplus humain dont les paroisses québécoises se débarrassent continuellement pour conserver sa face traditionnelle, ce masque qu'on montre aux étrangers qu'on exploite et qu'on vend, cette grimace de putain austère²⁵ ». Exilé, dans son *Farouest*, ne pouvant plus adhérer aux valeurs traditionnelles, François semble perdre peu à peu ce sentiment d'appartenance à une collectivité. Il change son nom et devient Frank Laterreur. Comment pourrait-il aimer une société « qui se préfère à ses enfants²⁶ »? François est devenu riche, mais il est malgré tout malheureux. Par son exil, il est condamné à la solitude, lorsqu'il revient au pays les siens ne le reconnaissent plus. François ne peut plus se sentir chez lui où qu'il aille sa vie est un perpétuel exil. En fait, François souffre d'un double exil, l'exil géographique, mais aussi l'exil culturel dont souffre également les habitants dans leur propre village et dans leur propre culture, car « la paroisse se fige sur ces habitants comme une carapace²⁷ », tellement le pouvoir du curé est grand. Le village représente donc, pour le curé québécois, un royaume. Mais si le curé est si puissant cela vient du faite de ses alliances avec le gouvernement. En effet dans *Les provinces*, Ferron écrit que

Le primat, même si son royaume n'était pas de ce monde, avait de grandes influences dans le gouvernement... Le premier ministre, même si son royaume était de ce monde, avait de grandes influences sur les congrégations²⁸.

En maintenant le peuple québécois dans les campagnes et en les obligeant à procréer²⁹, le curé empêche la population agricole de s'éduquer pour améliorer leur condition de vie. Ainsi, tout en conservant le privilège de la soutane, le curé se fait le collaborateur de l'envahisseur (l'anglais protestant) en laissant la voie libre à l'exploitation de la main d'œuvre ce qui leur permet de s'enrichir encore plus. De plus, l'Église prêche l'ascétisme, refusant au peuple le moindre petit plaisir qui pourrait soulager, pendant un moment, leur misère. Cette privation nous le voyons dans *Le lutin* où le curé condamne la femme d'Eugène, car « une veillée chaque soir, ça n'est pas très catholique³⁰ ». Faute de travail productif, le curé passe son temps à espionner et à diriger la

25 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p105.

26 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p105.

27 BENARSKY, Elizabeth, *Le pays incertain de Jacques Ferron. Étude et traduction*, Thèse de 3^e cycle, Université de Dalhousie, 1969, p53.

28 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p64-65.

29 Dans plusieurs contes nous pouvons en effet lire que les enfants des familles québécoises se comptaient par dizaines.

30 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre

vie de ses paroissiens. Il voit tout et sait tout. Dans *Bêtes et maris* c'est lui qui décide de l'opportunité des mariages, dans *Mélie et le bœuf* et dans *La vache morte du canyon*, le curé décide des métiers donc de l'avenir des ses ouailles. En faisant cela, il personnalise la main de Dieu, il suit à la lettre sa lecture des Textes en oubliant bien sûr d'inclure dans la vie de ses brebis le bien-être personnel et le bonheur.

Le clergé s'occupe également de l'éducation des enfants. C'est dans *Mélie et le bœuf* que Ferron exprime le plus clairement le système de l'éducation sur lequel l'Église a le monopole. En effet, dans ce conte la vieille Mélie s'est amourachée d'un veau, chose peu conforme à la norme. Son entourage, c'est-à-dire son mari et son curé, complotent pour s'en débarrasser. Le curé propose d'éduquer le veau pour qu'il devienne professionnel. Le veau s'en va au séminaire de Québec et deviendra donc avocat. Quelques années ont passé et Mélie, en visite à la foire de Québec, consulte l'avocat Le Bœuf. Elle reconnaît en lui son veau et s'attriste de le voir malheureux. Elle décide donc de le ramener à la ferme et de revenir sur une décision qu'elle avait toujours regrettée :

Que lui a-t-on fait, à son petit, dans la grange de la fabrique, pour qu'il revienne ainsi distant? On lui a coupé la queue, bien sûr; on l'a habillé, certes; il marche sur les pattes de derrière comme un premier ministre, tant mieux! En somme, on l'a instruit, mais fallait-il pour autant le rendre aveugle et sourd?³¹.

Mélie se rend compte que Maître Le Bœuf, avocat et poète médiocre, ne peut retrouver le bonheur qu'en étant en accord avec lui-même. C'est pour cela que son retour à la ferme de Mélie est une décision importante. En effet, ce retour est aussi un moyen pour Ferron de signifier qu'il est important de ne pas renier sa propre culture. En redonnant toute sa vitalité au Maître Le Bœuf, Ferron remet en place la nature, car

bientôt il ne resta plus rien de la belle instruction qu'il avait reçue au Séminaire de Québec. Un jour enfin il put rendre le cri du poète, un mugissement à rendre folles toutes les vaches du comté. Fidèle à sa racine il avait retrouvé son destin. Dès lors sous les yeux émerveillés de la vieille Mélie il mena une existence appropriée à sa nature et il laissa dans Bellechasse, où il avait été surnommé l'Érudit, le souvenir d'un fameux taureau³².

Ferron donne l'impression de remettre encore une fois en question l'éducation donnée au séminaire. En effet, cette formation ne donne pas l'illusion d'être fonctionnel, serein et productif à la fois. Il semble que les étudiants aient été arrachés de leurs racines pour en faire un groupe homogène qui transmettrait aux générations suivantes un bagage idéologique.

HMH,1968,p312.

31 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, L'Arbre HMH, Québec, 1968, p28.

32 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, L'Arbre HMH, Québec, 1968, p33.

Pourtant si Ferron analyse le pouvoir du curé, il lui donne quand même un rôle important dans la société. En effet, les personnages des *Contes* réagissant, à son emprise, le respectent et le consultent pour les problèmes. Dans *Mélie et le bœuf*, on le consulte, car «un conseil à l'occasion n'est pas à dédaigner, surtout qui vient de son curé³³ ». Dans *La Vache morte du canyon*, le père de François avoue qu'il a du « respect pour le curé³⁴ ». Même si entre le curé et ses ouailles s'établit une relation dominante/dominée, les paroissiens respectent l'avis du curé puisque c'est le seul qu'ils se permettent de suivre.

IV. Démystification du prêtre.

Le curé des *Contes* fait partie d'une classe privilégiée, c'est-à-dire celle du pouvoir, et ne manque pas de le rappeler à ses paroissiens. S'il aide les miséreux c'est pour mieux leur montrer qu'il est hors du commun. Il ne résiste pas à se distinguer du peuple, ainsi que nous pouvons le voir dans l'extrait suivant tiré de *La Corde et la génisse* : « Le curé Godfrey ne réplique pas, d'emblée mécontent : avoir fait un détour pour s'entendre parler ainsi! Il n'y pouvait rien l'égalité lui semblait de la hauteur³⁵ ». Imbu de sa personne, le curé ne vise ni plus ni moins que la perfection. Le soin, qu'il met à convaincre ses paroissiens de sa supériorité, le convainc lui-même, car « il sait surtout qu'un curé doit avoir réponse à tout³⁶ ». Pour arriver à libérer le peuple du pouvoir ecclésiastique, pour réussir à changer les mentalités, il faut d'abord que Ferron humanise et désacralise l'homme d'Église, car

la bassesse de l'homme se déclare au moment précis où il abuse d'un autre homme et c'est à ce moment même, toujours, qu'il commence à se croire supérieur; dans le but de se justifier, il méprise le pauvre diable qu'il exploite³⁷.

En se moquant, dans ses *Contes*, de la prétention du prêtre et en démystifiant son image, il parvient à donner à celui-ci l'image d'un homme. Il le dépeint cet quelqu'un d'imparfait et qui a des défauts ainsi que le souligne Ferron dans *La Conférence inachevée, Le Glas de Casimodo* :

Ce chanoine-là n'avait pas la passion de Dieu ni la charité d'un ange. Il était avant tout un canadien. Arrivait-il qu'un anglais mourût d'accident, il disait : «un de moins», content que la victime ne fût pas des nôtres, car cela arrivait aussi, et alors il en était attristé. Il trouvait la paix dans un Dieu indiscutable, latin et muet. Il en parlait le moins possible, avec une impartialité qui tenait de l'indifférence et dont Sa Grandeur, plus impétueuse, appréciait sa

33 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p26.

34 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'ArbreHMH, 1968, p69.

35 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p91.

36 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p191.

37 FERRON, Jacques, *Escarmouche Tome 1*, Ottawa, Édition Leméac, 1975, p17.

sagesse³⁸.

Parfois, Ferron va beaucoup plus loin et le curé semble devenir vulnérable tellement il est crédule. Par exemple dans *La Corde et la génisse*, la servante du curé, Marguerite, réussit à sauvegarder la réputation de son neveu et lui évite l'excommunication en inventant de toutes pièces l'histoire du vol de la génisse et de la corde coupée de la cloche de l'église. Le curé se laisse facilement bernier, décide de ne pas dénoncer le neveu et « resta pensif. Il avait beaucoup confessé, mais n'avait pas tout appris, il s'en rendait compte. Sa connaissance des Livres saints offrait aussi quelques lacunes³⁹ ». Par ces remarques, il semblerait que Ferron veuille avertir le lecteur que la religion comme institution n'est pas altruiste comme elle voudrait le faire croire. Les curés ont de l'ambition, tout comme n'importe quel homme. Ils veulent gravir les échelons qui les mèneront à l'évêché, ce qui leur permettrait d'avoir un pouvoir économique et décisionnel encore plus grand. D'ailleurs dans ce même conte, le curé du village prend garde de ne pas médire Marguerite qui « était une bonne ménagère dont il n'aurait pas pu sans passer; il lui était trop habitué. Par son âge et par sa bosse, elle ne lui nuisait en rien à l'évêché où se tissent les ceinturons violets⁴⁰ ».

Quelques fois, le curé des *contes* succombe à la tentation. En effet, dans *La Chronique de l'Anse Saint Rock*, le curé s'abandonne à ses tendances divinatrices. Il se met à prédire des malheurs à l'humanité. Il ne se contente plus d'être le représentant de Dieu sur terre, il veut usurper une part de la divinité en se faisant prophète :

En novembre 1840, une épidémie de typhus apportée par le *Mérino*, un bateau d'immigrés, commença de ravager les paroisses du Bas du fleuve. L'abbé Toupin, vicaire de l'Islet, qui était un jeune homme scrupuleux, n'en fut nullement surpris, car il appréhendait depuis longtemps la vengeance du ciel. L'épidémie dura jusqu'en février; il eut tout le loisir de s'expliquer. Sa prédication avait de la vogue; on venait l'entendre des paroisses voisines. Seulement, d'un sermon à l'autre, l'abbé Toupin s'assombrissait. Un dimanche il monte en chaire, l'air bizarre : « Mes biens chers frères, s'écrit-il, la fin du monde est arrivée » et il tombe mort. L'épidémie s'éteignit peu après. Ses effets néanmoins se firent sentir longtemps encore⁴¹.

En usurpant une place qui ne lui était pas désignée, le curé du village montre sa faiblesse. On le perçoit donc comme un homme ordinaire. Certes il porte la soutane, dans le village c'est un

38 FERRON, Jacques, *La Conférence inachevée*, Montréal, VLB, 1987, p141.

39 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p197.

40 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p195.

41 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p218.

personnage important qu'on respecte, certaine fois même on le craint. Mais avant tout c'est un homme avec ses faiblesses et ses qualités, ses bons et mauvais côtés.

IV. Le latin : La langue de l'autorité et de l'inexplicable.

La classe au pouvoir se distingue du peuple par son instruction latiniste. Le latin devient donc à ce moment un prétexte à la sélection de l'élite et instaure un sentiment d'autorité au détriment du peuple. Chez Ferron, cette langue "mystique" est employée uniquement par les prêtres et par les médecins⁴². Le peuple, lui, n'y entend absolument rien. Pourtant, il a appris à la respecter et à considérer leur utilisateur en tant que personne privilégiée.

Par l'entremise du conte, Ferron se moque des latinistes. Par exemple dans *Mélie et le bœuf*, Ferron attribue au supérieur du Séminaire un latin ridicule et factice qui ressemble plus à une formule magique sortie tout droit d'un conte des Mille et une nuit, « Ali baba perfectusse babame⁴³ », qu'à du latin, sophistiqué appris dans les collèges, malgré la tournure latine due à l'emprunt des déclinaisons. Même si Mélie Caron est hermétique à ce jargon, « elle ne l'entend pas, Amen fait-elle quand même⁴⁴ », le veau lui semble comprendre. En effet, l'animal, après avoir entendu le Supérieur, « remue les oreilles. Le curé l'aperçoit. Mé, mé, il comprend le latin!⁴⁵ ». À ce latin à la fois fabuleux et puéril, le lecteur devine que ce représentant n'est pas celui qui prétend être⁴⁶. Néanmoins, Mélie est dupée par les paroles aux résonances latines et laisse partir son veau.

Ferron va plus loin dans sa satire des curés en se moquant des circonstances où ils utilisent le latin. En effet dans *La Corde et la génisse*, le latin semble devenir une échappatoire quand ils ne savent pas répondre et devient également un moyen détourné d'expliquer l'inexplicable. En effet dans ce conte la servante du curé entend sonner la cloche de l'église en pleine nuit. Puisqu'il ne vente pas dehors elle réveille donc l'abbé et elle lui demande une explication. Puisqu'

un curé doit toujours avoir réponse à tout [le curé lui répond] : oui ce sont les âmes du purgatoire. – Mon dou ! Fait la servante. Là dessus il prononce des mots latins, termine par

42 Nous n'analyserons pas l'image du médecin qui est également prolifique dans l'œuvre de Ferron car cela nous éloignerait de notre sujet.

43 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p27.

44 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p27.

45 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p27.

46 Il est vrai que par le « Mé, mé » du curé nous avons l'impression que si l'animal comprend le latin c'est parce que le curé utilise un langage plus "animalien" qu'humain. Le « Mé, mé » ressemble en effet au bêlement d'un mouton.

trois amen que la vieille Marguerite répète pour se retirer ensuite sur la pointe des pieds⁴⁷. Nous pouvons voir par cet extrait que Marguerite tout comme Mélie Caron, dans *Mélie et le Bœuf*, répète bêtement les mots sacrés sans les comprendre. Marguerite est apaisée et rassurée par ces formules latines thérapeutiques et peut enfin retrouver le sommeil.

Le curé chez Ferron se retrouve dans une position privilégiée, car le latin demeure une langue incompréhensible par les paroissiens. De ce fait, personne ne peut remettre en cause sa lecture des Saintes Écritures, tout ce qu'il dit est, et pour cause "parole d'évangile", donc une vérité absolue. Dans *La Conférence innachevée*, Madame Rose a une réflexion qui démontre bien que la lecture biblique est sacrée : « Bénite ou pas, la Bible reste l'affaire des curés, dit Madame Rose. Ils se prononcent et tout est dit⁴⁸ ». Devant une telle attitude, le curé se permet parfois des libertés avec certains villageois qu'il apprécie peu. En effet, il lui arrive d'exprimer son mécontentement en latin. Par la même occasion, il se défoule et dissimule ses vrais sentiments. Le latin lui permet donc de conserver son image de pureté et de perfection. Par exemple, dans *Le Vieux payant*, le curé se voit obligé de célébrer, à contrecœur, les funérailles du premier habitant de la région. Le curé connaissait bien

son homme : un vrai payant qui n'avait jamais assisté à la messe, le dimanche que par sa formalité, l'esprit sur le perron de l'église ou au magasin du village, pensant aux marchés qu'il se proposait et aux provisions dont il avait besoin pour la semaine; qui n'avait offert de sacrifice à Dieu que pour empêcher l'intempérie et les fléaux nuisibles à la culture. Et c'est ce mécréant, qu'il avait dû remettre la clé du paradis⁴⁹.

Pendant la cérémonie le curé laisse ses sentiments percés, « tiens, animal, voilà ce qu'il avait dit. En latin bien sûr⁵⁰ », mais garde quand même une image respectable puisqu'il utilise le latin pour exprimer son mépris. Nous pourrions même imaginer la foule répondre Amen à sa litanie. Au cimetière le curé continue sur le même ton, en latin bien sûr, « je t'ai donné la clé du paradis, espèce de vieux payant. Dans une paroisse plus civilisée, tu t'imagines bien que tu ne l'aurais pas eue. Mais puisque je te l'ai donnée, j'entends bien que tu t'en serves⁵¹ ». Nous voyons donc, par ces extraits, comment le latin permet au clergé de manifester leurs sentiments tout en conservant une image respectable.

Ferron lui aussi utilise le latin dans ses contes. En effet, il cite Pline⁵² en exergue au début du

47 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p189.

48 FERRON, Jacques, *La Conférence innachevée*, Montréal, VLB, 1987, p123.

49 FERRON, Jacques, *La Conférence innachevée*, Montréal, VLB, 1987, p164.

50 FERRON, Jacques, *La Conférence innachevée*, Montréal, VLB, 1987, p164.

51 FERRON, Jacques, *La Conférence innachevée*, Montréal, VLB, 1987, p164.

52 Pline est un naturaliste romain, auteur d'une encyclopédie scientifique utilisée jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

conte *Le petit William*. Mais contrairement au latin utilisé par ses personnages ecclésiastiques, Ferron semble utiliser la citation, *in pedes procedere noscentum, contra naturant est, quid argument, eos appetlavere Agrippas, aegre partos*⁵³ ce qui veut dire que, selon Agrippa, il est naturel de faire des efforts si on veut apprendre quelque chose dans la vie, pour faire un lien entre le peuple québécois et le reste de l'humanité. De plus, le choix de citer de Pline n'est pas anodin puisque lui aussi racontait des histoires, voire même des contes où le fantastique et la réalité se confondaient pour justifier ses vues sur l'histoire naturelle. Ferron utilise également des souches latines pour nommer certains personnages de ses contes. Dans *Cadieux* et dans *Les Grands soleils* nous avons Salvarsan. À ce sujet, Jean-Pierre Boucher nous explique, dans son article « *Martine* »... *et ensuite*, que dans le nom Salvarsan « nous y reconnaissons « deux mots latins, *salus* (santé), d'où salvateur, et aussi *salve* (salut, saluer), et aussi, bien sûr, *arsenic* (arsenic)⁵⁴ ». Mais, contrairement au clergé qui utilise le latin pour masquer des sentiments, Ferron lui, l'utilise pour le salut du peuple, car ainsi que le mentionne Boucher, dans le même article, « Salvarsan signifie donc l'arsenic qui sauve, qui est sans danger, qui fait échapper à la mort⁵⁵ ». Le latin ferronien est donc une langue qui sauve et qui reste en contact avec le peuple québécois.

V. Conclusion

Les Contes de Ferron permettent de garder une vue critique face à la religion et à ses représentants. Son message est clair il faut se méfier des curés et des congrégations. C'est pourquoi Zag, dans *L'Archange du faubourg*, descendant du ciel pour visiter la Terre, préfère de beaucoup la compagnie de la bouteille à celle des prêtres. Quant aux clercs, « ils ne se doutaient même pas de sa présence; Zag les évitait, se méfiait d'eux comme du diable⁵⁶ ». Il fuit les sermonneurs qui cherchent à le convertir en lui parlant de l'enfer, car « le péché originel et le paradis dans les images sont des plaisanteries qui ne sont pas drôles⁵⁷ ». Par cette méfiance du clergé, Ferron exprime le ressentiment d'un peuple exploité par le pouvoir colonisateur. La religion catholique n'est pas en elle-même malsaine pour le peuple, c'est son usage que l'Église en a fait qui a déstabilisé la foi des croyants. En effet, le problème survient lorsque le clergé

53 FERRON, Jacques, *La Conférence innachevée*, Montréal VLB, 1987, p159.

54 BOUCHER, Jean-Pierre, *Les Contes de Jacques Ferron*, Montréal, L'Aurore, 1974, p41.

55 BOUCHER, Jean-Pierre, *Les Contes de Jacques Ferron*, Montréal, L'Aurore, 1974, p41.

56 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p43.

57 FERRON, Jacques, *Escarmouche Tome 1*, Ottawa, Édition Leméac, 1975, p18.

utilise la religion pour protéger ses intérêts et ceux du pouvoir en place. Il faut se méfier de la religion lorsqu'elle se mêle à la politique. C'est pourquoi les gens du peuple, pour améliorer leur condition de vie, n'ont pas d'autre choix que de se distancier d'une forme de religion parasitaire ainsi que le note Albert Memi dans *Portrait du colonisé*. En effet, Memi écrit que le colonisé

se conquière libre vis-à-vis de la religion de son groupe, qu'il pourra garder ou rejeter, mais il doit cesser de n'exister que par elle. Ainsi pour le passé, la tradition, l'ethnicité, etc. En bref, il doit cesser de se définir par les catégories colonisatrices⁵⁸

La méfiance ressentie envers la soutane n'est pas nouvelle. Néanmoins chez Ferron il y a aussi des bons hommes d'Église⁵⁹. Par exemple dans les *Contes* nous avons Frère Benoît, le seul ami de Zag, qui est tolérant. Il ne condamne pas sa façon de vivre, il n'essaie pas non plus de la changer. Il cesse même de « le sermonner; il n'en continua pas moins de le visiter, par simple amour et gentillesse, en bon franciscain qu'il était⁶⁰ ». Simple et à l'écoute de ses besoins, le Frère Benoît ose même manger de la poule un vendredi, le Frère Benoît est beaucoup plus près du peuple que les autres franciscains du couvent qui sont indifférents à la misère humaine.

À part frère Benoît, il y a deux autres ecclésiastiques aimables dans les *Contes*. Nous avons le Chanoine Mainville dans *La Conférence inachevée Le glas de Casimodo*, qui évite la rébellion à Cloridorme en accordant une dispense à Madame Marie; on lui avait refusé l'absolution. Par la suite, il éloigne du village le curé Théoret pour ses excès de zèle et lui ramène l'ancien curé Langis, qui a expié son erreur d'avoir fait sonner le glas de la Casimodo. Dans les *Provinces*, Ferron donne la parole à un primat philosophe :

Alors pourquoi ne faites-vous pas vos cartes comme vous l'entendez? Est-ce que je ne vous ai jamais demandé, moi, comment chanter la messe? Est-ce que mon honorable ami, le premier ministre, ne vous a jamais consulté au sujet d'élection? Le cartographe baise la bague du Primat qui lui fait bien comprendre qu'on œuvre bien que dans son métier, que lui seul autorise⁶¹.

Ferron s'est donc bien gardé de généraliser. C'est vrai qu'il demande au peuple québécois de se méfier des curés et nous avons montré au cours de ce devoir plusieurs exemples qui le prouvent.

58 MEMI, Albert, *Portrait du colonisé*, Paris, Gallimard, 1985, p163.

59 Nous avons, dans cette étude, seulement analysé l'image des prêtres dans les *Contes*. Dans les autres œuvres de Jacques Ferron, il y a d'autres références au clergé. Par exemple dans *Le Ciel de Québec*, nous avons l'abbé Surprenant, qui est un abbé sympathique. En fait nous le retrouvons, d'après le site Jacques Ferron, dans trente autres œuvres. Est-ce pour équilibrer sa satire au sujet de l'Église que Ferron a inventé cette image de l'abbé sympathique ? Peut-être que oui et c'est peut-être pour cela que Ferron lui a donné le " sobriquet" Surprenant. En effet si nous suivons la logique de notre étude il est surprenant de rencontrer un prêtre sympathique dans les œuvres de Ferron.

60 FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'Arbre HMH, 1968, p43.

61 FERRON, Jacques, *La Conférence innachevée*, Montréal, VLB, 1987, p66.

Mais, Ferron nous demande également de ne pas oublier que ces mêmes curés sont également des hommes et que comme partout, que ce soit dans la religion ou même dans le peuple en général, il y a des bons et des mauvais. Il faut faire la part des choses et ne retenir que le bon. Et comme le disait William Shakespeare : « Rien n'est bon ni mauvais en soi, tout dépend de ce que l'on en pense⁶² »

Il serait intéressant de continuer cette étude sur le rôle de la femme dans les *Contes* de Jacques Ferron et de développer les hypothèses suivantes qui ont été suscitées lors de mes recherches pour cette étude. En effet, la femme dans les *Contes* semble représenter le symbole de l'espoir même si celle-ci est soumise à son mari et à l'idéologie dominante qui est la religion, et qui de ce fait se trouve dépossédée d'elle-même. Le personnage de la Québécoise pourrait donc devenir le symbole d'une lutte pour un pays de rêve, un pays libre⁶³. Le sexe féminin est aussi celui de l'enfantement, de la folie⁶⁴, de l'imagination et du rêve. Si l'imaginaire féminin a donc un pouvoir critique et de création qui s'oppose aux normes du pouvoir et à l'ordre établi, cet imaginaire pourrait être politique et la femme serait alors une interprète privilégiée du message ferronien. Et, ainsi, que le remarquait Boucher, dans l'article sur *Martine et Suite à Martine*, la prise de la parole par Martine « est à l'origine de la prise de la parole des autres. Sa solitude est brisée, son cri de révolte a été entendu par d'autres opprimés qui joignent leur voix à la sienne. Il y a eu Martine et, ensuite, à la suite, les autres⁶⁵. Dès lors, Martine et les autres femmes deviendraient le symbole de la quête et du salut du pays du Québec.

Bibliographie

BENARSKY, Elizabeth, *Le pays incertain de Jacques Ferron, Etude et traduction*, Thèse de 3^e cycle, Université de Dalhousie, 1969.

BISHOP, Neil B, « Vers une mythologie de la renaissance Le Saint-Elias », Montréal, *Voix et images*, 8.3, 1983, 455-464.

62 Shakespeare, William, 1564-1616 Cambridge ; New York : Cambridge University Press, 2005, p2

63 Tout comme Antigone, personnage de la mythologie grecque, est devenue aux fils des ans le symbole de la résistance.

64 Nous pouvons remarquer dans les différentes œuvres de Jacques Ferron que le thème de la folie est généralement représenté au travers d'un personnage féminin.

65 BOUCHER, Jean-Pierre, « Martine...et ensuite Martine » *Jacques Ferron : autour des commencements, Cahier Jacques Ferron* 4-5, Québec, Édition Lanctôt, 2000, p39.

- BOUCHER, Jean-Pierre, « Martine...et ensuite Martine » *Jacques Ferron : autour des commencements Cahier Jacques Ferron*4-5, Québec,Édition Lanctôt, 2000.
- BOUCHER, Jean-Pierre, *Les Contes de Jacques Ferron*, Éditions L'Aurore, Montréal, 1974.
- CAUMARTIN, Anne,« Retour aux temps primordiaux : les légendes bibliques des *Contes du pays incertain* », *Cahiers Jacques Ferron 4:Jacques Ferron autour des commencements* sous la direction de Patrick Poirier,Outremont, Lanctôt éditeur, 2000, 49-64.
- DOIRON, Normand, « Bestiaire et carnaval dans la fiction ferronienne » Québec, *Canadian Literature*, 88,1981, 20-30.
- FERRON, Jacques, *Escarmouche Tome 1*, Ottawa, Édition Leméac, 1975.
- FERRON, Jacques, *Les Contes du pays incertain*, 2^e éditions, Québec, L'ArbreHMH, 1968.
- FERRON, Jacques, «Le Mythe d'Antée» *La Barre du jour*, Vol 2.4,Québec, 1967, 26-29.
- FERRON, Jacques, *Escarmouche Tome 1*, Ottawa, Édition Leméac, 1975.
- FERRON, Jacques, *La Conférence innachevée*, Montréal VLB, 1987.
- L'HÉRAULT, Pierre, *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1974.
- MARCEL, Jean, *Jacques Ferron malgré lui*, Éditions Parti pris, Montréal, 1978.
- MARCOTTE, Gilles, « Jacques Ferron, côté village », *Études françaises*, 12.3-4 1976, 217-236.
- MEMI, Albert, *Portrait du colonisé*, Paris, Gallimard, 1985.
- OLSCAMP, Marcel, « Jacques Ferron ou le nationaliste ambivalent », *Littérature* 9-10, Montréal, 1992, 1997-99.
- OLSCAMP, Marcel, *Le fils du notaire : Jacques Ferron, 1921-1949*, Québec, Fides, 1997.
- ROBERT, Robert, « Un diagnostic du réel : Les contes de Jacques Ferron », *Lettres et Écritures* 5.1, Québec, Édition Lanctôt, 1967, 16-19.
- ROUSSAN, Jacques, *Jacques Ferron : quatre itinéraires*, Éditions Les presses de l'Université du Québec, Montréal, 1971.
- SENGHOR, S Léopol, « Qu'est-ce que la négritude », *Revue des lettres Françaises et canadiennes Françaises*, Montréal, Presse de l'université de Montréal, 2000,3-20.
- Shakespeare, William, 1564-1616 Cambridge; New York : Cambridge University Press, 2005.

SMITH, Donald, « Jacques Ferron ou la géographie d'un pays incertain » *Journal of Canadian Fiction*, 25-26, Montréal, 1979, 175-185.

VALLIÈRES, Pierre, *Nègres blancs d'Amérique*, Montréal, Éditions Parti Pris, 1968.

